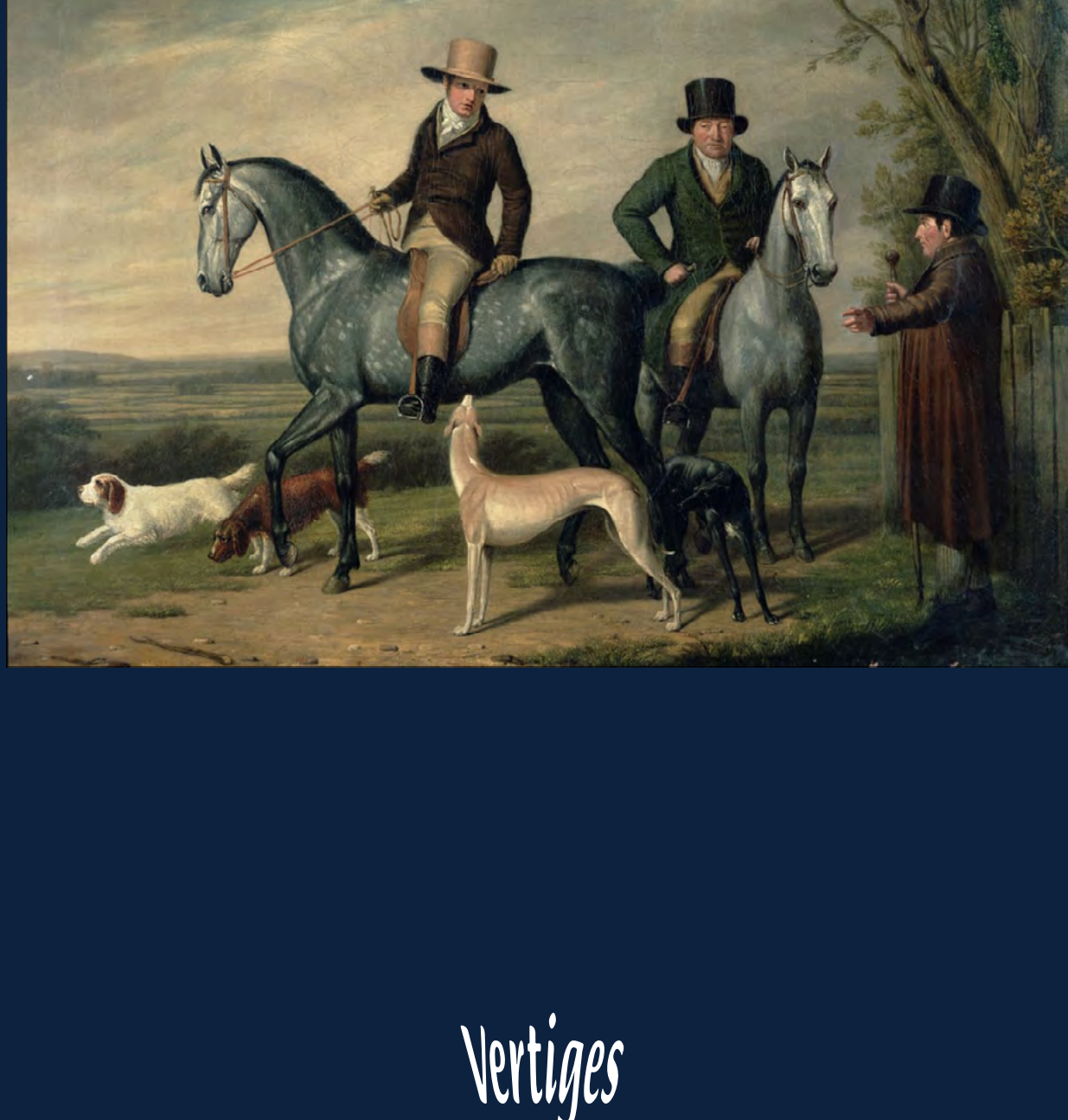


WASHINGTON CHASSEUR



Abraham Cooper (1787-1868), *Two Gentlemen on Grey Hunters* (s.d.), collection particulière.

WASHINGTON CHASSEUR

LE TEMPS que le colonel Washington put dérober aux soins de l'agriculture, dans l'intervalle de 1759 à 1774, fut en grande partie consacré aux plaisirs de la chasse. Rien ne nous apprend qu'il ait aimé à tirer ou à pêcher ; mais la chasse périlleuse et hardie du renard convenait bien à la force de sa robuste jeunesse, et se trouvait parfaitement d'accord avec son goût et ses dispositions naturelles pour les exercices équestres.

Sa meute était placée environ à cent verges au sud du caveau funéraire de sa famille où dorment maintenant ses restes vénérés. Ce bâtiment, quoique d'une grossière construction, offrait pourtant un logement commode pour les chiens : un vaste enclos palissadé et une fontaine au milieu. La meute nombreuse et choisie était inspectée soir et matin par le colonel, ainsi qu'il le faisait pour ses écuries. Elle était si bien dressée (et c'était pour lui un motif d'orgueil et une preuve de son habileté), que si un chien de tête perdait la piste, un autre la reprenait immédiatement, et qu'au moment où ils étaient le plus lancés, on aurait pu les couvrir tous avec un drap.

Pendant la saison de la chasse, Mont-Vernon était le rendez-vous des nombreux amateurs des environs, du Maryland et d'ailleurs. Leurs visites ne duraient pas des jours, mais des semaines, et ils étaient traités sur le bon vieux pied de l'ancienne hospitalité de Virginie. Washington, toujours supérieurement monté et dans un vrai costume de chasse, surtout bleu, veste écarlate, culotte de peau de daim, bottes à revers, casquette de velours et fouet à longues courroies, se mettait en campagne au lever du jour, avec son piqueur Will Lee, ses amis et ses voisins. Personne ne galopait avec plus d'ardeur, et personne n'éveillait d'une voix plus animée l'écho des forêts que celui qui, par sa voix et son exemple, était destiné plus tard à animer ses compatriotes dans leur lutte glorieuse pour l'indépendance. Tel était l'établissement de chasse de Mont-Vernon avant la révolution d'Amérique.

Après la paix de 1783, cet établissement, qui avait été détruit pendant la guerre, fut renouvelé par l'arrivée d'une meute de chiens français, envoyés par le marquis de Lafayette. Ces chiens de chasse étaient d'une grande taille : chiens descendant des anciens molosses, aux fortes mâchoires, aux longues oreilles qui balayaient la rosée du matin, aux fanons de buffle de Salone, aux gueules béantes comme des cloches.

Telle était leur force, qu'ils étaient capables, non-seulement d'abattre le noble cerf, mais encore de livrer combat au loup et à l'ours redoutable, et même de tenir tête au royal lion. Ces chiens, à cause de leur naturel féroce, étaient généralement renfermés ; mais malheur à l'étranger qui aurait passé devant leur chenil à la nuit close ! Si les portes en étaient restées ouvertes, il eût infailliblement péri, à moins qu'il n'eût grimpé sur quelque arbre hospitalier, ou que le fouet de leur gardien ne fût promptement venu à son secours. Ce piqueur présidait toujours à leurs repas et ce n'était que par une distribution libérale de coups de fouet qu'une espèce d'ordre pouvait être maintenue parmi ces sauvages chasseurs.

L'habitude était de chasser trois fois par semaine, quand le temps le permettait. Ces jours-là, on servait le déjeuner à la lumière des flambeaux ; celui du général consistait en un gâteau de maïs à l'indienne, et une tasse de lait. Avant que le coq n'eût salué « le retour du matin », toute la cavalcade avait souvent quitté la maison, et le renard était fréquemment dépisté avant le lever du soleil. Ceux qui ont vu Washington à cheval conviendront qu'il était le cavalier le plus accompli dans toute l'étendue du mot ; il montait à cheval comme il faisait toutes choses, avec aisance, grâce et vigueur. Quelque vicieuse que fût sa monture, ce n'était rien pour sa hardiesse et son habileté : il ne lui demandait, disait-il, qu'une seule qualité, c'était de ne pas broncher ; et il riait de l'idée qu'il pût jamais être démonté tant que l'animal resterait ferme sur ses jambes. En effet, la force musculaire de Washington lui permettait de serrer les genoux avec tant de vigueur, qu'un cheval se serait aussi aisément débarrassé de la selle que d'un tel cavalier.

Le général se servait ordinairement à la chasse d'un cheval nommé Blueskin, d'une couleur gris-de-fer tirant sur le bleu. C'était un bel et ardent animal, supportant sans peine une longue course. Will, le piqueur, plus connu dans la légende de la révolution sous le nom de Billy, en montait un appelé Chinkling, sauteur étonnant et ressemblant beaucoup à son cavalier, petit, mais fort, avec de gros os et des muscles vigoureux. Will n'avait qu'un ordre, c'était de se tenir avec les chiens. Monté sur Chinkling, un cor français en bandoulière, couché sur le cou du cheval, lui enfonçant ses éperons dans le flanc, l'intrépide cavalier se lançait au grand galop à travers les bruyères et les taillis avec une témérité devant laquelle reculeraient nos modernes chasseurs. Les routes qui coupaient la forêt dans tous les sens permettaient aux chasseurs âgés et timides et aux dames d'entendre le son des joyeuses fanfares, sans risquer leur vie ou leurs membres, mais Washington suivait gaiement ses chiens à travers toutes les difficultés et les dangers du terrain. Il n'épargnait pas son généreux coursier, ainsi que l'attestaient souvent les naseaux fumants de Blueskin ; il assistait toujours à la mort de la bête, et ne cédait à personne l'honneur de l'attaquer.

Les renards chassés, il y a cinquante ans, étaient tous gris, à l'exception d'un seul, célèbre renard noir, qui, différant de ses frères (de l'ordre gris), déjouait toutes les poursuites, fuyait à dix ou vingt milles, et mettait en défaut hommes et chiens. Ce qui était vraiment extraordinaire, c'est qu'il revenait le même soir à son gîte, où on le retrouvait toujours le lendemain matin. Après sept ou huit vigoureuses chasses sans succès, Billy conseilla de le laisser tranquille, en ajoutant que, dans son opinion, il était proche parent d'un autre noir personnage, habitant des régions inférieures, et remarquable aussi par ses ruses. L'avis fut adopté par nécessité, et plus tard, lorsqu'on lâchait les chiens, on avait soin d'éviter le gîte de l'invincible renard noir.

La chasse finie, la société rentrait à Mont-Vernon, où l'attendaient une table bien servie et des bouteilles d'excellent vin. Là on discutait les hauts faits du chien de tête, du plus ardent coursier, du plus hardi cavalier, ainsi que les prouesses du fameux renard noir, tandis que Washington, qui ne permettait jamais à ses plaisirs de troubler l'ordre et la régularité de ses habitudes, après quelques verres de Madère, se retirait sans souper à neuf heures.

Parmi les chiens français, il y en avait un nommé Vulcain, qui porta plus d'une fois sur son large dos, dans les jours de son enfance, l'auteur de ces lignes. Il arriva qu'un où une nombreuse société était à dîner à Mont-Vernon, la maîtresse de la maison s'aperçut que le jambon, l'orgueil des tables de Virginie, manquait au poste d'honneur. On questionna Frank, le plus poli et le plus accompli des majordomes : il répondit qu'un jambon, et même un très-beau jambon, avait été préparé conformément aux ordres de madame ; mais, hélas ! tandis que la pièce savoureuse fumait dans le plat, entre dans la cuisine le vieux Vulcain, qui sans façon y enfonce ses dents. En vain les domestiques saisirent bravement les armes qu'ils avaient sous la main, et combattirent en désespérés contre le vieux ravisseur ; Vulcain finit par triompher et emporter sa proie, sous le nez du cuisinier. La dame prit fort mal la perte d'un plat, ornement de sa table, et exhala son humeur contre Vulcain et toute la gent canine en général, tandis que Washington, qui avait entendu cette histoire, la raconta à ses hôtes, et rit de bon cœur avec eux du dernier exploit du vieux chasseur.

En 1787, le général Washington, appelé à présider le congrès qui établit la constitution fédérative, abandonna ses chiens, et dit pour jamais adieu au plaisir de la chasse.

Washington chasseur,
est un récit paru anonymement dans
la *Revue des deux mondes* (RDDM),
à Paris, en 1831.

ISBN : 978-2-89854-175-9
© Vertiges éditeur, 2023

– 2176 ° lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre
2023

Lecturiels
www.lecturiels.org